

**PERTE D'IDENTITE ET DIFFERANCE DANS L'ŒUVRE DE
MARGUERITE DURAS**

**LOSS OF IDENTITY AND DIFERANCE IN MARGUERITE DURAS
WORK'S**

**PERDIDA DE IDENTIDAD Y DIFERANCIA EN LA OBRA DE
MARGUERITE DURAS**

Laurent CAMERINI¹

Résumé

À partir des années 60, la thématique du « détruire » s'est progressivement affirmé dans l'oeuvre de Marguerite Duras au point de se convertir en une véritable éthique. Avant même de détruire la société bourgeoise et son ordre établi, avant même le vent et l'utopie de mai 68, il s'agit bien de parvenir, comme ce sera le cas pour la femme dans *Le Camion*, à « un processus de disparition d'identité ». Si l'« être » s'efface, que reste-il alors ? Aboutirait-on alors à du néant, du vide ? En prenant appui sur des œuvres comme *Détruire* dit-elle, *Abahn Sabana David* ou *Le Camion*, nous chercherons à démontrer que, pour Duras, il s'agit plutôt d'arriver à une sorte d'« irrémisibilité de l'exister pur », comme le définit Benny Lévy, ou bien « au pur fait qu'il y a, à un pur fait d'exister » selon les mots de Lévinas. Faire vibrer l'identité, la déplacer, la défaire pour la reconstruire, sans cesse, c'est aussi et surtout être dans un mouvement, « un mouvement vers le tout », « celui de l'amour », au-delà des catégories et des limites, et créer de la différence, au sens où Derrida l'entend.

Mots-clés : Identité, détruire, différence, judéité.

Abstract

From the nineteen sixties onwards, the “destroy” theme progressively grew more prominent in Marguerite Duras's works so much so that it became a real ethic. But, before destroying the bourgeois society along with its established order and before the wind of May 1968 and the utopia of the time had started to break through, her goal was to reach “a process of vanishing identity” as exemplified in the female character in *Le Camion*. If the “being” disappears, what is left to be then? A void? The nothingness? By relying on works such as *Détruire* dit-elle, *Abahn Sabana David* or *Le Camion*, we will try to demonstrate that she rather intended to reach a kind of “irremissible state of pure existence” - as Benny Lévy puts it – or “a pure state of existence, a pure state of being”, according to Lévinas. Making identity vibrate, moving it around, undoing it in order to reconstruct it again and again also implies being part of a movement, “a movement towards the whole of it”, “the one of love”, beyond categories and limits and making up some difference, in the sense given by Derrida.

¹ camerini@hotmai.com, Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, France

Key-words: Identity, destroy, difference, Jewishness

Resumen

A partir de los años 60, se afirmó poco a poco la temática del « destruir » en la obra de Marguerite Duras hasta convertirse en una verdadera ética. Pero antes de destruir la sociedad burguesa y sus fundamentos, antes del remolino y de la utopía del 68, se trata sobre todo de llegar, como será el caso de la mujer en *Le Camion*, a « un proceso de desaparición de la identidad ». Si el « ser » se desvanece, ¿qué hay entonces? ¿Será que lleguemos a la nada, al vacío? Apoyándonos en obras como *Détruire dit-elle*, *Abahn Sabana David* o *Le Camion*, intentaremos demostrar que, para Duras, se trata más bien de llegar a una especie de « irremisibilidad del puro existir », como lo define Benny Lévy, o quizás « al simple hecho de que hay, al simple hecho de existir » según las palabras de Lévinas. Hacer vibrar la identidad, desplazarla, deshacerla para volver a construirla, sin parar, eso es también y sobre todo estar en un movimiento, « un movimiento hacia el todo », « él del amor », más allá de las categorías y de los límites, y crear diferencia, así como la define Derrida.

Palabras-clave: identidad, destruir, diferencia, judeidad.

Détruire dit-elle. Le mot est là qui résonne, est gravé, imprimé, dans cette performance déroutante du dire. Le vent et la pensée de 1968 sont bien présents dans cette oeuvre. Il s'agit bien de rejeter une société et son carcan, ses règles établies qui emprisonnent et délimitent. Chez Duras, tout cela renvoie évidemment à un contexte, une époque, un « autre » engagement politique, voire « éthique »... Les années 60, Mai 68 donc, le début des années 70... Dans son ouvrage sur Marguerite Duras, et plus précisément dans le chapitre intitulé « *Un océan de renouveau* », Christiane Blot-Labbarère retrace avec justesse et précision l'évolution de l'engagement de l'écrivain. La désillusion et la rupture avec le parti communiste entraînent chez Duras la définition de son « propre gauchisme », un « gauchisme dépourvu de tout discours théorique »¹. Dans *Détruire dit-elle* par exemple, « l'attachement perdue, non pas au communisme, mais à tout ce qu'il aurait pu être »². Au cours de cette période, une prise de conscience se fait jour et tend à s'affirmer. « Marguerite Duras prouve que, pour elle, écrire est la meilleure action politique »³. Faire du cinéma (le dé-faire), ou encore écrire dans la presse, ajouterions-nous... Dans un entretien avec Michelle Porte, publié dans l'édition du *Camion*, Duras semble expliquer cette évolution. La prise de conscience semble comme aboutir à une certaine éthique personnelle. « Il faut se distraire de la logique politique, pour rejoindre la

¹ Blot-Labarrère, C., *Marguerite Duras*, Editions du Seuil, Coll. Les Contemporains, Paris, 1992, p.115.

² *Ibid*, p.119.

³ *Ibid*, p.117.

politique par d'autres voies. Si on reste dans ce borbier rhétorique, on ne peut pas en sortir. Il devient une fin en soi »¹.

Il serait donc faux de croire que pour Marguerite Duras, cette thématique, voire esthétique, poétique, du « détruire » n'a vu le jour que par écho aux événements de l'époque. Il s'agit bien d'une évolution, d'un cheminement. Le contexte des années 60 et 70 peut certes laisser penser que, pour Duras, il s'agit uniquement de détruire une société bourgeoise. Mais, pour elle, « détruire », c'est plutôt aller bien au-delà... Le processus est bien éthique, personnel, à ne pas envisager uniquement du côté du politique, du collectif... « Détruire », serait-ce donc avant tout *se* détruire ? Détruire ce qui nous colle à la peau, ce qu'on nous colle à la peau : l'identité ? Dans *La Vie Tranquille*, publié en 1944, le personnage de François semble être voué à une sorte de destruction, de démembrement, de morcellement de son corps, face au miroir de sa chambre. Elle ne se saisit plus, ne se saisit plus l'unité de son corps, ne saisit plus son moi. « Je n'étais personne, je n'avais ni nom, ni visage. En traversant l'août, j'étais : rien »².

En 1971, alors qu'elle est interviewée entre autres sur *Le Ravissement de Lol V. Stein* et *Le Vice-Consul*, Marguerite Duras reconnaît que pour elle :

*Une perte progressive de l'identité est l'expérience la plus enviable qu'on puisse connaître. C'est en fait ma seule préoccupation : la possibilité d'être capable de perdre la notion d'identité, d'assister à la dissolution de son identité. C'est pour cette raison que la question de la folie me tente tellement dans mes livres. Aujourd'hui, nous souffrons tous de cette perte d'identité, de cet éparpillement de la personne. C'est la maladie la plus répandue – il faut l'apprécier dans ce qu'elle a de bon.*³

Il est possible de constater avec cette citation que si cette perte d'identité est associée à la souffrance et à la maladie, la folie, elle n'est pourtant pas à envisager comme négative. Elle est plutôt pour Marguerite Duras une expérience dont il faut percevoir le côté positif. Il est certes possible de considérer cette perte comme un effacement, une disparition. Lol V. Stein en effet, dont le prénom Valérie a été comme dérobé, ravi... Un V. qui suffirait donc... Un V. marqué d'un point, qui marque la césure, la rupture, mais qui n'est peut-être pas qu'une ponctuation, une fin, mais qui serait une

¹ Duras, M., *Le Camion*, Les Editions de Minuit, Paris, 1977, p.116.

² Duras, M., *La Vie tranquille* (1944), Gallimard, Coll. Biblos, Paris, 1990, p.51.

³ Knapp, B.L., « Interviews avec Marguerite Duras et Gabriel Cousin », *The French Review*, n°4, vol. XLIV, Washington, 1971, p.656.

forme (celle d'un miroir ? celui de François ? inversé ?) qui renverrait alors à une autre identité en rompant avec la première ? Ce jeu de l'effacement, d'une identité substituée par une autre, d'une identité mouvante pour mieux dire, se retrouve aussi avec Yann Andréa Steiner, qui s'écrit parfois comme en effacement, puisqu'il devient ou « disparaît »... Yann A. Steiner... Un A. comme s'il s'agissait de remettre à l'endroit ce V., à l'envers, de Lol... Forme miroir dans l'un ou l'autre sens... qu'importe... Stein ou Steiner, traces d'une identité, d'une judéité, difficile à circonscrire (circonscire ?), en creu, trou ou beancé, comme le « o » de Lol forme centrale entre deux formes identiques (un nouveau miroir ?), une judéité autre, idéalisée par Marguerite Duras. Et puis, dans le jeu des initiales, il y a bien entendu l'écrivain lui-même, M.D. Ecrivain qui s'écrit et se réinvente comme ses personnages... Un personnage...

Mais si cette « perte » d'identité est effacement, elle est tout aussi bien, et bien plus encore, comme le prouve notre citation, un refus des conventions. Détruire donc... Détruire comme dé-faire, dé-classer, dé-construire, comme faire éclater les catégories, les genres – combien d'oeuvres de Marguerite Duras sont difficilement classables dans un genre précis ; que dire de cette judéité qui est « juif » au féminin comme au masculin – et donc les étiquettes, « l'identité » même de toute chose. Autre précision : cette perte est aussi un « éparpillement », un désordre, dés-ordre (désobéissance ? refus ?) et la possibilité, la chance d'être en plusieurs endroits à la fois (démultiplication, reproduction, image de la diaspora, lorsqu'on pense aux nombreux personnages « juifs » éparpillés dans son oeuvre ? aux Aurélia, elles-aussi face à des miroirs ?). Si cette citation porte plus sur les personnages de Lol. ou du vice-consul, elle nous invite également à penser aux nombreux personnages sans nom. Des personnages qui ne sont définis que par un substantif, un groupe nominal... La mendicante, ou L'enfant, la Jeune fille, le juif justement... (sans identité donc ?)... Des personnages parfois eux-aussi éparpillés dans plusieurs livres... Et surtout on peut enfin penser à la « dame du camion » qui est, justement, « entrée dans un processus de disparition d'identité »¹.

Trois oeuvres, sur lesquelles nous prendrons appui, où cette identité différente (et différante car mouvante) est présente - judéité qui pose précisément la question de « l'identité » - *Détruire-dit-elle*, *Abahn Sabana David* et *Le Camion* semblent en particulier prouver à la fois comment cette perte d'identité s'inscrit au cœur d'une démarche éthique. Ces trois œuvres tournent précisément autour d'une même logique, d'une même

¹ Duras, M., *Le Camion*, op. cit., p.80

problématique, un rejet du politique, un rejet de la société bien pensante, mais au-delà offrant un même message, celui de la revendication (d'où évolution et prise de conscience) d'un effacement de l'identité. Dans *Détruire dit-elle*, lorsque Bernard Alione demande à Alissa, Stein et Max Thor, qui ils sont, Alissa répond : « des juifs allemands »¹. La réponse est célèbre, aussi célèbre qu'elle renvoie au contexte de 68. Provocation, violence, « mots de désordre »²... L'attitude du jeune Cohn-Bendit, avait été vivement critiquée aussi bien par George Marchais dans *L'Humanité* du 3 mai 68, que par le Journal *Minute* (du 2 au 8 mai). Et, par conséquent, cette « formule » fut donc clamée par les étudiants dans les manifestations du 3 mai en réponse aux deux articles. L'affiche des Beaux-Arts reprenant la phrase-slogan fut censurée par l'Assemblée générale. Mais la force de cette phrase est justement celle du refus. Comme le souligne Daniel Cohn Bendit lui-même, bien des années plus tard, il s'agit bel et bien d'un :

*Slogan qui reprenait une phrase de Georges Marchais, qui m'avait traité d'anarchiste allemand pour faire jouer la phobie antiboche: les étudiants à Nanterre ont crié ce qu'il n'avait pas osé dire: «juif allemand». Depuis, l'anathème raciste contre l'enragé est devenu anathème antiraciste. Et ce slogan a servi de support au refus de l'exclusion sous toutes ses formes: «Nous sommes tous des immigrés», «Nous sommes tous des étrangers», «Nous sommes tous des sans-papiers». Il traduit une identification d'une partie de la jeunesse avec ceux qui sont en marge de la société. C'est un slogan qui a eu une vie autonome. Il a survécu comme symbole de solidarité. C'est un bon slogan. Il a une puissance émotive très explicite. Il supporte sa propre métamorphose. Je lui souhaite longue vie.*³

Dans *Détruite dit-elle*, il s'agit certes de rejeter cet antisémitisme latent. Élisabeth Alione avoue que son mari reconnaît très bien et immédiatement les juifs, mais « elle s'arrête, prise dans le danger et s'en rendant compte ». À la réponse d'Alissa, le même mari confus dira : « Ce n'est pas ce que... je..., la question n'est pas là », ce à quoi Max Thor répond « elle devait être quand même celle-là »⁴. Ce passage en apparence si explicite pourrait également renfermer la question plus profonde de l'identité et de la perte de cette dernière. Paradoxalement, il s'agirait de revendiquer une identité, mais le rapprochement « douloureux », dû à la

¹ Duras, M. *Détruire dit-elle* (1969), Les Editions de Minuit, Paris, 1987, p.111.

² Fauré, C., *Mai 68, jour et nuit*, Gallimard, coll. Découvertes, Paris, 1998, p.99.

³ Cohn-Bendit, D., « Nous sommes tous des juifs allemands », www.lexpress.fr, publié le 16/04/1998.

⁴ Duras, M. *Détruite dit-elle*, op. cit., p.68.

charge émotionnelle du poids de l'histoire, des deux termes peut être vu comme une provocation, une volonté à semer le doute et le dés-ordre dans les esprits. Comment peut-on être juif et allemand à la fois, aurait pu demander Bernard Alione. En réalité, l'apparente confusion de sa réponse, les points de suspension, marque graphique de poids, pointe justement le trouble de l'esprit. Celui qui croyait tout savoir de l'identité ne sait plus cerner ce concept. A y regarder de plus près, on constate qu'il s'agit bien d'une question que pose Alissa et non pas d'une réponse. Bernard Alione s'en rend compte. « La question n'est pas là », ou « ce n'est pas la question », ou bien encore, « vous me poser une question sous forme d'affirmation, mais où est cette question ? ». « Quelle est-elle ? ». Son esprit ne peut la formuler (est-elle seulement formulable ?). Il a saisi que par la formulation, la juxtaposition de ces deux termes contradictoires, il s'agit bien de faire face au doute, au questionnement, au rejet de toute étiquette, de toute catégorisation. Il s'agit bien de détruire les représentations imposées ou toutes faites. Ces personnages sont-ils vraiment juifs ? Tout comme, ces « juifs » en démultiplication dans *Abahn Sabana David*... Peu importe... Ce qui fait vraiment sens c'est qu'ils s'affirment, qu'ils osent s'affirmer dans le doute, l'éparpillement ou le dépareillement... Il s'agit d'ébranler les repères d'une société et tout ce que l'on croit déjà savoir. Il s'agit de « changer le monde » pour reprendre la formulation de Jean Vallier dans sa biographie de Duras¹. Quitte à le vomir, comme le fera symboliquement Elisabeth Alione prise du même état que les autres, les « juifs », comme l'explique Stein à son mari, le seul à manger, acte tout aussi symbolique.

L'année suivante, dans *Abahn Sabana David*, le « message », autour de « l'identité » et la thématique du « détruire » semble se faire encore plus explicite. En témoignage, par exemple, le passage suivant :

- *Vous venez pour briser l'unité ? demande David – il récite, sa voix est terne, il tremble.*
- *Oui.*
- *Diviser ? semer le trouble dans l'unité ?*
- *Oui, dit le juif.*
- *Semer le doute dans les esprits ?*
- *Oui.*
- *Pour arriver où ? demande David.*
- *Personne ne sait, dit le juif.*²

¹ Voir le chapitre 9, intitulé « Changer le monde », in Vallier, J., *Marguerite Duras, Tome II, 1946-1996*, Fayard, Paris, 2010, pp.487-578.

² Marguerite Duras, *Abahn Sabana David* (1970), Gallimard, Coll. L'Imaginaire, Paris, 2000, pp.82-83.

Il s'agirait, certes de détruire, il s'agit de diviser l'unité, le un mais non pas d'être dans une destruction anarchique, totale, finale. Le lecteur pourrait le penser car au départ, mise à part la réponse finale, alors qu'il parle avec Sabana, le discours semble être le même, il va même provoquer chez Sabana, comme par contagion, « le mouvement de disparaître » :

- Pour diviser ? briser ?
- Oui, dit le juif.
- Et remplacer par quoi ?
- Par rien.¹

Mais avec la discussion qu'il a avec David, on voit que le but est au-delà du « rien », en tant que néant absolu. Et même avec Sabana, on voit qu'il a pour but de « convertir », de « contagier », de déplacer car mouvement il y a, d'englober dans le même mouvement ceux qui pourront entendre ce discours et l'accepter. Sorte de figure messianique, ou christique, sorte de philosophe (Socrate ? Diogène ?), dans l'éparpillement car il vient de « de partout » (sans attache, et sans repère, sans ancrage), le juif est arrivé à Stadt pour s'adresser non seulement à « ceux qui voient, entendent », mais aussi « à ceux-là aussi ? les sourds ? »². Il s'agirait d'aller vers un savoir nouveau, à inventer, à réinventer, un savoir qui pourrait être, qui est encore une ignorance, quelque chose qu'on ne sait pas. La démarche est d'être toujours dans le doute, de remettre sans cesse en cause. Rien n'est jamais acquis. Abahn affirmera : « Nous avons cru à l'attente rationnelle, interminable. Maintenant nous croyons qu'elle est inutile », mais il ajoutera aussitôt : « il est possible que nous nous trompions ». Quant au juif, il ira même jusqu'à préciser ce besoin de se remettre sans cesse en question, en cause en disant : « Oui (...). Toujours possible. Toujours »³. Éternel questionnement, interpréter et réinterpréter, en doutant sans cesse... C'est sans doute en cela que repose la force et le côté énigmatique voire parfois indéchiffrable, insaisissable de cette œuvre de Marguerite Duras. Le lecteur décontenancé perd parfois le fil de la parole ; les repères sont chamboulés. Comme dans *Détruire dit elle*, la question du brouillage des pistes identitaires est en jeu, dans le jeu du texte. Si dans *Détruire dit-elle* la ligne de faille, la fissure se jouait par le rapprochement de deux faux opposés, « juif » et « allemand », dans *Abahn Sabana David*, c'est le racisme de

¹ *Ibid*, p.33.

² *Ibid*, p.32.

³ *Ibid*, p.74.

Abahn envers les siens qui provoque la déstabilisation, la perte des repères, voire même une saine incompréhension. Sabana demande à Abahn :

- *Pourquoi es-tu rentré ?*
- *J'ai vu que quelqu'un pleurait.*
- *Un juif.*
- *Oui. Je les reconnais.*
- *Les racistes sont exécutés ici.*
- Le bleu des yeux est très sombre.*
- *Je suis raciste, dit Abahn*
- Ils ne se lâchent pas du regard.*
- *C'est toi Abahn le juif, Abahn le chien ?*
- *C'est moi aussi. Tu m'as reconnu.¹*

Dans ce jeu du chat et de la souris, paradoxal, perturbant et perturbateur pour le lecteur, où l'intensité du discours est renforcée et interrompue par deux brèves phrases, commentaires dans ce discours sur la profondeur des regards échangés, comme un duel de regards, il s'agit de reconnaître et d'être reconnu. Mais le jeu semble pervers ou perversi. Ce duel de regards est comme faussé. « Le bleu des yeux est très sombre ». Cette phrase semble marquer une césure. En effet, pour Marguerite Duras, « vous ne pouvez pas regarder des yeux bleus. Ça n'offre pas prise au regard. On traverse des yeux bleus (...). C'est sans regard, bleu. Des trous ». On est face, une nouvelle fois, à l'impossibilité à saisir, « pas (de) prise ». Mais vient alors l'adjectif «sombre». « On regarde des yeux sombres. Le sombre arrête le regard »²... C'est comme si l'un venait annuler le sens de l'autre, lui donner une autre signification, encore plus difficile à comprendre et énigmatique. Et cette phrase vient justement avant la phrase qui fait choc. Le racisme semble accepté et revendiqué par celui qui en souffre, celui qu'on s'attendrait à voir souffrir. Dans ce monde à l'envers, on dirait que ce sont les victimes qui sont exécutées pour leur racisme. Mais le jeu du reconnaître / être reconnu est ambigu, flou. Abahn dit avoir vu et non pas entendu celui qui pleurait. L'utilisation de ce verbe est déjà porteur de « destruction » du sens, car de l'extérieur comment voir ce qui est à entendre, les pleurs de quelqu'un. De plus, il dit reconnaître les juifs. Or, c'est ce terme à double sens, « quelqu'un », à la fois à la connotation raciste, péjorative et à la fois terme flou, vague, indéfini, qu'utilise Abahn. Pour Marguerite Duras, le « juif » en tant qu'être en perte d'identité, sans identité, en destruction et

¹ *Ibid*,p.31.

² Duras M., et Gauthier, X., *Les Parleuses* (1974), Les Editions de Minuit, Paris, 2000, p.13.

rejet d'une quelconque identité, à l'identité insaisissable, aux identités multiples (lectures illimitées ?) pourrait être celui qui parvient à échapper aux codes imposés et établis, à tel point que « La vie du juif est invisible »¹.

Une éthique donc ? « Ce que je sais c'est que je ne sais rien »... « Vanité des vanités »... Le message n'est en soi pas nouveau, mais pour Duras, il semblerait progressivement s'affirmer, s'imposer face à la douleur du monde, face aux injustices, à la fois pour mieux tolérer ce monde, et peut-être en espérer un meilleur... « Nous vivons, dit le juif – dans le silence, entre les cris, sa voix est un murmure – nous essayerons »². Une tentative donc...

Même tentative que l'on retrouvera dans *Le Camion*, sept ans plus tard, tout comme on retrouvera ce même rejet de l'ordre bourgeois établi, de la société de consommation, de classes - la femme du camion est justement « déclassée »³ -, et dans lequel cette perte de l'identité est cette fois-ci définitivement revendiquée. Cette femme « n'est pas représentée, il n'y a pas de représentation »⁴. Il s'agit bien d'être dans de la différence, c'est-à-dire du mouvement, du mouvant, sans cesse dans la possibilité d'être et à la fois pas. On pense bien évidemment à Derrida, pour qui, comme l'explique Jean-Luc Nancy :

*La différence, en effaçant et en emportant la différence entre des termes (être / étant), met en évidence ceci : aucun de ces termes consiste par lui-même. L'être n'est pas ni ne devient. L'étant n'est pas une unité découpée sur fond d'être. En revanche, ça, vient : il y a venue – et départ – de chaque existence et du monde entier, et ce qui peut faire sens se trouve dans cette venue comme elle.*⁵

Pour Duras, nous l'avons vu, la perte d'identité est bel et bien associée à un « mouvement » et au mot « rien ». Cette venue, pour Derrida, serait, pour Duras, une sorte d'attente. Elle explique à propos de cette femme que : « de même qu'elle m'est apparue, je la vois disparaître (...) »⁶. Venue et départ... Ce mouvement se traduit par cette femme à qui « il ne reste plus d'autre référence à une identité possible que celle de l'auto-stop ». Il s'agit d'un « mouvement vers le tout ». Mais comme Duras le fait remarquer, cette

¹ Duras, M., *Abahn Sabana David*, op.cit, p.75.

² *Ibid.* p.112.

³ Duras, M., *Le Camion*, op. cit., p.16 et p.31. Le terme est répété à deux reprises.

⁴ *Ibid.*, p.101.

⁵ Nancy, J-L., « La différence, ici et maintenant », *Le Magazine Littéraire*, n°498, Paris, juin 2010, p.67.

⁶ Duras, M., *Le Camion*, op.cit., p.80.

perte, cette destruction, une nouvelle fois, n'est pas synonyme de négativité. L'oeuvre de Duras n'est pas que cendres, destruction, mort mortifère et souffrance malheureuse. Elle est certainement porteuse d'un espoir. Si celui-ci est difficile à percevoir, dans *Le Camion*, en revanche il est difficile de le nier. Les dernières phrases du quatrième projet sont on ne peut plus explicites :

*Son mouvement vers le tout, c'est pour moi celui de l'amour.
La dame du camion ne s'ennuie plus. Elle ne recherche aucun
sens à sa vie. Je découvre en elle une joie d'exister sans recherche de
sens. Une régression véritable, en cours, en progrès, fondamentale. Le
seul recours étant ici cette connaissance de l'inexistence en cours.¹*

Et pourtant, quelque chose résiste... car rien n'est acquis... Tout est toujours à repenser... Il y a cette phrase qui sonne comme quelque chose de terrible : « Que le monde aille à sa perte, qu'il aille à sa perte, c'est la seule politique »²... Si cette phrase a pu faire écrire que, dans *Le Camion*, « l'idée même d'espoir devient pour elle une erreur politique » et que Duras y « célèbre le néant, fait l'éloge du rien et constate que L'Europe traverse une période d'ennui mortel »³, il est judicieux et important de dépasser la simple image de perte, destruction nécessaire du monde. Il ne s'agit pas d'un manifeste prônant une vision anarchique du monde et de la société. Il ne s'agit pas non plus, comme tente de lui faire dire Dominique Noguez, dans l'entretien télévisé qui sera intitulé « *Le cimetière anglais* », « d'une manière de résignation exaspérée », de même que pour Duras « la perte n'est pas la mort »⁴. La perte de l'identité comme la perte du monde n'est pas son malheur, sa fin. Pendant cet entretien, Duras revient justement sur la signification de cette phrase et sur ce malentendu. « Je ne suis pas un maître à penser. Je suis un maître à dépenser, si vous voulez. Mais pas à penser. Je ne propose rien »⁵. Dé-penser donc... Défaire, détruire... Il s'agirait bien au contraire de ne pas détruire pour détruire, de condamner le monde. Il s'agit de défaire ce qui vient tout juste de se faire, de dépenser ce qui est en train de se concevoir, avancer en confiance dans une zone d'incertitude. Mais surtout, cela est nécessaire car il faudrait plutôt voir le monde, l'« outside », l'embrasser, s'ouvrir à lui, s'y éparpiller, s'y disperser. Pour Liliane Papin,

¹ *Ibid*, p.81.

² *Ibid*, p.74.

³ Adler, L., *Marguerite Duras*, Gallimard, Paris, 1998, p.462.

⁴ Duras, M., *La Couleur des mots, entretiens avec Dominique Noguez*, Editions Benoît Jacob, Paris, 2001, p.147.

⁵ *Ibid*, p.148.

s'il y a un « sens politique » à chercher dans les oeuvres de Duras, c'est en tant qu'« une remise en cause constante, un questionnement de soi et de ce qui nous entoure ». La destruction n'est pas gratuite. Elle est souhaitée et souhaitable. Pour Duras, « l'écriture ne saurait être qu'une découverte de régions inconnues (...). À partir de ce moment, ses personnages lui ont échappé totalement : ils se sont perdus, se sont noyés dans des mémoires qui n'étaient plus les leurs, des mémoires collectives où ils se sont dispersés »¹.

Pour Duras, s'il y a « désespoir », il y a du « gai », s'il y a « malheur », il y a du « merveilleux », car la pensée est sans cesse en mouvement comme ce camion qui avance, et surtout la « destruction totale » n'est qu'un « préalable nécessaire à tout effort de reconstruction »². Comme l'écrit Blanchot, « Demain, ce fut Mai, le pouvoir infini de détruire-construire »³. Car l'un ne va pas sans l'autre. Cette « conscience douloureusement éveillée », dont témoignent les personnages de ces trois œuvres, mais aussi bien d'autres, est celle qui va vers « l'option » d'une perte d'identité. Mais, le mouvement est celui d'une différence, celui d'un refus des catégories, d'un monde carré et fermé, d'une autre interprétation. Duras, semblerait préférer le « rien » ou tout aussi bien le « tout ». « Rien » ou « tout », résultat d'un détruire salutaire, comme retour au Néant ? Peut-être... Mais un néant à percevoir comme quelque chose de positif. Un néant à féconder et fécondateur... Un néant - et une perte-destruction de l'identité - qui permettrait d'atteindre quelque chose « comme l'irrémissibilité de l'exister pur ». En cela, on pourrait se rapprocher d'une certaine idée de Lévinas analysée par Benny Lévy. En atteignant (désirant chez Duras ?) le néant, « allons-nous rencontrer le pur néant », le rien, la mort absolue, l'absence de vie ? À ce sujet, Benny Lévy écrit :

*Réponse de Lévinas : non, on atteint un champ d'être ; comme si l'absence revenait sous forme de présence. La meilleure illustration en est la nuit : dans la nuit, toutes les formes sont dissoutes... mais il y a la concrétude de la nuit. En retournant au néant, nous n'avons pas quitté l'être. J'ai beau faire l'exercice d'abolir toutes les déterminations, les formes, toutes les distinctions des personnes et des choses, je n'aboutis pas à un néant, j'aboutis au pur fait qu'il y a, à un pur fait d'exister.*⁴

¹ Papin, L., *L'Autre scène : le théâtre de Marguerite Duras*, Anma Libri, Saratoga, 1985, p.74.

² Pierrot, J., *Marguerite Duras*, José Corti, Paris, 1986, p.281.

³ Blanchot, M., « La mort politique », *Ecrits politiques 1953-1993*, Gallimard, Paris, 2008, p.187. Cette phrase finale à son article est un ajout manuscrit.

⁴ Lévy, B., *Etre juif, étude lévinassienne*, Verdier, Lagrasse, 2003, p.49.

Chez Duras, de ce « rien », ou ce « tout », pourrait alors naître de nouveaux fondements sans cesse à détruire et à reconstruire. Vie et mort. Mort et vie... Cycle, et non rupture... Ce mouvement du détruire-construire qui permettra peut-être d'arriver à ce « être », ce « il y a », « pur ». La tentative est peut-être vaine (de là peut-être l'idée de cycle) mais cela vaut la peine d'essayer. Pour Marcelle Marini, c'est à partir des Aurélia Steiner que Duras fait « de cette souffrance une force positive qui pousse non seulement à la destruction d'un monde intolérable, mais encore à l'invention dès maintenant de relation différentes comme de valeurs nouvelles »¹. Nous venons de démontrer que bien au contraire, cela se met en place avant, et que ce qui est donc aussi commun aux trois œuvres étudiées, c'est bien, autour de la thématique de la judéité qui n'est pas gratuite, et qui pose le problème de l'identité de toute chose, ce mouvement, cette démarche (éthique ?), ce « mouvement d'amour » tout simplement. À la lecture du troisième projet du *Camion*, on se rend compte à quel point l'amour et le verbe aimer sont pour Duras la clef de voûte de tout mouvement et de toute reconstruction possible. Cet amour est sans cesse dirigé vers l'extérieur, à tel point que la femme du camion, qui est sans visage, cette femme qui embrasse le monde, le tout, sorte d'initiatrice, entraîne le regard de Duras narratrice. Elles sont alors « Télescopées toutes les deux dans la direction de l'extérieur ». Ce mouvement d'amour de la narratrice est un mouvement, un amour inconditionnel (peu importe que l'autre l'ignore). Ce mouvement d'amour est initiatique. « Je regarde ce qu'elle regarde : ça s'éclaire de plus en plus ». Et à la fin, ce qui compte c'est justement ce mouvement, ce qui est en train de se faire. Lorsque Duras écrit « ce qu'elle regardait m'éblouit : le film », il s'agit bien d'être ébloui par du mouvement, du mouvant, cette chose qui est et n'est pas, ce film du camion, ce film détruit, qui n'est pas ce qu'on attend de lui, qui fuit au delà du genre. Lorsque Duras écrit « la femme réclamait le film pour commencer à exister »², il y a cet aveu, ce besoin du mouvement (la chose en train de se faire) pour arriver enfin à cet « exister pur ».

Dans ses remarques générales sur les « Juifs » du film *Jaune le soleil*, Duras cite Blanchot : « Il faut aimer pour détruire. Mais avant de détruire, il faut s'être libéré de tout, de soi... Juifs : Je ne connais pas de

¹ Marini, M., « L'autre corps », *Ecrire dit-elle, imaginaires de Marguerite Duras*, textes réunis par Danielle Bajomée et Ralph Heydens, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1985, p.27.

² Duras, M., *Le Camion*, op. cit., p.78-79.

nom plus digne d'être revendiqué »¹. Et pour Blanchot précisément, qui s'attachait à parler de *Détruire dit-elle*, ces « juifs » de l'œuvre de Duras, Stein et les autres, sont bien des « êtres comme nous », mais :

*des êtres radicalement détruits (d'où l'allusion au judaïsme), toutefois tels que, loin de laisser des cicatrices malheureuses, cette érosion, cette dévastation ou ce mouvement infini de mourir qui est en eux comme le seul souvenir d'eux-mêmes (...) les a libérés par la douceur, pour l'attention à autrui, l'amour non possessif, non particularisé, non limité (...).*²

Ce mouvement d'amour est celui qui libère, car à la fois amour fraternel (amitié), inconditionnel, libre de tout, au-delà des genres et des catégories, voire organique, cosmique. La femme du camion va provoquer l'amour. Duras explique à Michelle Porte que cette femme lui est « complètement fraternelle », qu'elle aime « profondément et (que) autour d'(elle), on l'aime beaucoup cette femme du camion, qui évidemment n'est pas recensable dans la société actuelle ». Et c'est peut-être la force de cet amour autre, différenciant, qui permet à Duras d'écrire :

*68 est là encore maintenant, complètement, c'est un acquis total, c'est complètement positif, même si ça a échoué (...). Il y a longtemps que je le pense, depuis 68, mais je n'avais pas osé le dire dans un film, oui, le dire ; maintenant dans Le camion, je m'aperçois que je suis libre avec tout ça. Je peux passer de la politique à la Beauce, de la Beauce au voyage de la dame, de la dame aux marchandises transportées, à la solitude, à l'écriture, aux maisons qu'elle a habitées. Libre. Je peux penser, je peux dire librement que les pressions internes des eux de la terre et leur affleurement à la surface sont de même nature que l'avènement de l'homme à sa révolte (...).*³

La répétition de l'adverbe « complètement », de même que les dernières lignes montrent à quel point il s'agit d'un mouvement qui cherche à tout englober, complet, total. « Elle dit : tout est dans tout »⁴. Ce que nous propose finalement Marguerite Duras ce serait peut-être une autre utopie, faire vibrer l'identité de tout individu, voire de toute chose, quitte à la réinventer, être sans cesse dans du différenciant, pour atteindre finalement du

¹ Duras, M., « Remarques générales sur « les Juifs » de *Jaune le Soleil* (1971) », *Cahiers du cinéma*, supplément au numéro 400, Paris, octobre 1987, p. 20.

² Blanchot, M., « Détruire », *Marguerite Duras*, Editions Albatros, coll. Ça/cinéma, Paris, 1975, p.143. L'article est également publié dans *L'Amitié* (1971).

³ Duras, M., *Le Camion*, op. cit., pp.115-116.

⁴ *Ibid*, p.25.

« pur », atteindre aussi un amour sans frontières, sans bornes, sans classe et classification, et en fusion avec l'élément naturel, voire universel.

Bibliographie

- Adler, L., *Marguerite Duras*, Gallimard, Paris, 1998.
- Blanchot, M., « Détruire », *Marguerite Duras*, Editions Albatros, coll. Ça/cinéma, Paris, 1975.
- Blanchot, M., « La mort politique », *Ecrits politiques 1953-1993*, Gallimard, Paris, 2008.
- Blot-Labarrère, C., *Marguerite Duras*, Editions du Seuil, Coll. Les Contemporains, Paris, 1992.
- Cohn-Bendit, D., « Nous sommes tous des juifs allemands », www.lexpress.fr, publié le 16/04/1998.
- Derrida, J., *L'Écriture et la différence* (1967), Seuil, Coll. Points, Paris, 2006.
- Duras, M., *La Vie tranquille* (1944), Gallimard, Coll. Biblos, Paris, 1990.
- Duras, M., *Détruire dit-elle* (1969), Les Editions de Minuit, Paris, 1987.
- Marguerite Duras, *Abahn Sabana David* (1970), Gallimard, Coll. L'Imaginaire, Paris, 2000
- Duras M., et Gauthier, X., *Les Parleuses* (1974), Les Editions de Minuit, Paris, 2000.
- Duras, M., *Le Camion*, Les Editions de Minuit, Paris, 1977.
- Duras, M., « Remarques générales sur « les Juifs » de *Jaune le Soleil* (1971) », *Cahiers du cinéma*, supplément au numéro 400, Paris, octobre 1987.
- Duras, M., *La Couleur des mots, entretiens avec Dominique Noguez*, Editions Benoît Jacob, Paris, 2001.
- Knapp, B.L., « Interviews avec Marguerite Duras et Gabriel Cousin », *The French Review*, n°4, vol. XLIV, Washington, 1971.
- Lévy, B., *Etre juif, étude levinassienne*, Verdier, Lagrasse, 2003.
- Marini, M., « L'autre corps », *Ecrire dit-elle, imaginaires de Marguerite Duras*, textes réunis par Bajomée, D. et Heydens, R., Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1985.
- Papin, L., *L'Autre scène : le théâtre de Marguerite Duras*, Anma Libri, Saratoga, 1985.
- Pierrot, J., *Marguerite Duras*, José Corti, Paris, 1986.
- Nancy, J-L., « La différence, ici et maintenant », *Le Magazine Littéraire*, n°498, Paris, juin 2010.
- Vallier, J., *Marguerite Duras, Tome II, 1946-1996*, Fayard, Paris, 2010.